

ALAIN ROBBE-GRILLET

FOURBE MAGNIFIQUE

par Denis Roche

[LE MIROIR QUI REVIENT - Alain Robbe-Grillet - Éditions de Minuit, 232pages, 65 F.]

IL y a quelques semaines, dans ces mêmes colonnes, j'ai fait l'éloge du doute (à propos du Journal intime). Je ferai ici celui de l'ambiguïté, à propos du livre d'Alain Robbe-Grillet, *le Miroir qui revient*, qui revêt une forme proche du Journal, disons une forme cousine, puisque c'est à la fois un livre de souvenirs et un livre de commentaires, je dirais plus précisément une autobiographie sans vérité en même temps qu'une justification sans dogme.

Tout au long du livre, règne une sorte d'ambiguïté heureuse (je ne dis pas « sereine » !), de sens détourné - ou retourné - de la signification de l'écriture et des livres. Dès les premières pages, le ton est donné dans une affirmation apparemment anodine : « ...*Le biais de la fiction est, en fin de compte, beaucoup plus personnel que la prétendue sincérité de l'aveu.* » Injonction vous est ainsi faite, lecteurs, d'avoir à faire litière, et vite, de quelques belles fables (celles-là et d'autres, comme on le verra plus loin) qu'on vous aura toujours, à l'école et dans les journaux, enfournées dans la tête avec, la plupart du temps, votre consentement empessé. Un peu plus loin, dans un exposé limpide (le mot recouvre en fait tout le livre, à l'image, si je puis dire, du *miroir* qui revient toujours) où Robbe-Grillet définit ce qu'il appelle des « approximations », précisant premièrement qu'il écrit pour

détruire des « *monstres nocturnes* », deuxièmement que toute réalité est indescriptible, troisièmement que la littérature est la poursuite d'une représentation impossible, il présente l'entreprise autobiographique comme une sorte de pis-aller à la fiction, dans laquelle il s'obstinerait « à cerner sa vie dans sa vérité, en feignant de croire que le langage est compétent, ce qui reviendrait à dire qu'il est libre ».

Évidemment, on s'en serait douté à moins, ce n'est pas si simple, puisque le livre est placé aussitôt sous une double invocation rêveuse, chaotique, presque cendrée, n'est-ce pas, celle de la *mer* et celle de la *peur*.

Précisons d'abord, puisque je vais citer un certain nombre de phrases du livre, que je partage sans réserve ce que dit Robbe-Grillet sur le travail de l'écrivain et les conjectures auxquelles on peut se livrer là-dessus. Ses phrases, je les souligne donc doublement, d'abord pour le lecteur parce qu'elles sont très importantes, ensuite pour moi-même pour marquer mon adhésion. Mais parlons d'abord de la façon dont est conçu le livre, qui n'est pas banale, qui est plus qu'ambiguë, qui touche souvent à la perversité, à la provocation, pour ne pas dire à l'entourloupe. Mais qui aime la littérature doit aimer les pièges.

En premier lieu, ce titre, *le Miroir qui revient*. Il est emprunté à une légende bretonne dont on connaît diverses variantes et dont Anatole Le Braz s'est fait le rapporteur dans son recueil *Légende de la mort*. On verra plus loin le traitement que Robbe-Grillet lui fait subir. Mais, bien sûr, le titre fait écho à la manière dont les souvenirs (et particulièrement ceux de l'enfance) nous reviennent. Doublement, puisque le titre dit deux choses : qu'il y a d'abord réflexion du souvenir dans cette surface sans corps et sans couleur et que le souvenir y fait donc un double trajet, de l'événement jusqu'au miroir, puis du miroir jusqu'à nous ; ensuite - et là nous sommes plus proches de la légende d'origine - que c'est le miroir lui-même, en tant qu'objet, qui revient vers nous. Or, fourbe magnifique, Robbe-Grillet ne développe le thème du fameux miroir qu'au bout de la première moitié du livre, au moment justement où culmine l'histoire du comte Henri de Corinthe qui jalonne tout le livre qui s'ouvre presque sur lui et qui se

clôt quasiment sur le récit de sa mort, ledit comte étant présenté comme un personnage réel, ami de la famille (donc mêlé aux souvenirs de l'enfance réelle de Robbe-Grillet) et ayant participé à des événements historiques ou politiques vrais (et à ce titre doublement entaché de vérité).

Le lecteur non prudent - et qui aurait oublié qu'Henri de Corinthe est le personnage clé de quelques films de Robbe-Grillet, et notamment de *la Belle Captive* - a d'autant moins de raisons de se méfier du personnage qu'une fois donnés les principaux repères de sa vie, Robbe-Grillet se laisse aller, comme s'il avait enquêté là-dessus, à diverses spéculations sur certains épisodes peu connus de la vie du comte, et précisément - et c'est l'occasion d'un véritable petit roman à l'intérieur de l'autobiographie - au moment où Henri de Corinthe, se promenant au bord de la mer, se jette à l'eau pour ramener le fameux miroir au risque d'y laisser sa vie. On voit où mène diablement la métaphore qui couvre le livre : la mer est le linceul du souvenir, comme elle en est la pourvoyeuse première. Quant au reflet, il est le signet que la mort met à toute bravade littéraire, n'est-ce pas ? Voilà pour le point aveugle central du livre, le piège, à proprement parler, de sa jubilation.

Tout autour de l'épisode Henri de Corinthe, se trouvent développés deux axes : celui du récit traditionnel autobiographique (l'enfance brestoise, les deux grands-pères, l'ambiance familiale anglophobe, antisémite et pétainiste, les études, les emplois de l'ingénieur agronome, les premières rédactions, le *Régicide* entièrement rédigé au verso de l'arbre généalogique des taureaux hollandais dont Robbe-Grillet vendait le sperme aux paysans bretons, etc. Sans compter, ce sur quoi il sera beaucoup glosé, l'année passée au STO dans le camp de Fischbach) et celui d'un commentaire permanent, truffant tout le récit familial, arrivant souvent sans prévenir et où Robbe-Grillet parle de ses lecteurs (Sterne, Carroll, Kipling, Flaubert - et surtout le Camus de *l'Étranger*), de la rédaction de ses livres, des problèmes, des provocations, des idées reçues, des contre-vérités contenues dans le Nouveau Roman ou suscitées par lui.

Chemin faisant, tout au long de ce « commentaire », il disserte sur la politique, sur l'Église et la Loi (les capitales sont de lui) disant en substance de ces deux-là qu'au contraire du texte littéraire, ils instituaient un « récit vampire » qui dépossède l'homme de son petit h et sa *mort* de son petit m. À propos du cinéma américain et des programmes de télévision, il parle de « *ces disciplines dont la lourdeur naturelle est déjà redoutable, comme la psychanalyse, la morale boy-scout et le réalisme social* ». Plus loin, évoquant affectueusement Barthes (« *anguille* »), il évoque l'utilisation partielle que ce dernier faisait de ses premiers romans, « *comme d'une arme blanche* » à usage personnel, ajoutant : « *mais le soir, sitôt descendu de la barricade, il rentrait chez lui pour se vautrer avec délices dans Zola, sa prose grasse et ses adjectifs en sauce...* »

Donc il y a ce petit roman d'Henri de Corinthe comme un écueil granitique au milieu de la mer interstitielle des souvenirs, ce miroir énorme et effroyablement lourd, de près d'un mètre de haut et dont Robbe-Grillet évoque le « *floc flocc moqueur* » au milieu des vagues (n'a-t-il pas dit au début du livre, en grognant de rire, qu'il tenait à signaler la « *ressemblance phonétique de la vague et du vagin ?* »), mais au-delà de cette mer, vraie masse matricielle, nappe-mère des romanciers, et de l'écueil qui s'y trouve, je voudrais insister sur trois incidents, ou accidents, auxquels Robbe-Grillet n'accorde que quelques feuillets, comme si de rien n'était, assuré sans doute, puisqu'il paraît n'en avoir parlé qu'incidemment, que personne ne se risquerait à en relever l'importance quant à ses fétiches et quant à ses fantômes (autrement dit, de ses livres et de ses films) : l'accident d'avion de l'été 1961, l'alerte à la bombe sur le Queen Elizabeth et l'épisode avec les flics à Bratislava. Ensuite je finirai par un rapprochement entre deux phrases du livre.

D'abord les accidents, en prévenant le lecteur de cet article qu'il doit se référer à la narration complète qu'en donne Robbe-Grillet parce que le traitement qu'il leur accorde n'est pas tout à fait le même, oscillant entre le réel et le fantasme, entre la peur et

le rire, entre le texte et le film. En 1961 donc, Robbe-Grillet et sa femme Catherine échappent miraculeusement à la mort dans un Boeing 707 Paris-Tokyo, au décollage de l'escale de Hambourg (ici, c'est le récit que tente désespérément d'en faire Robbe-Grillet à un journaliste qui en fait tout l'intérêt) ; quelques années plus tard, la description d'une alerte à la bombe et de ce qui s'ensuit, sur un paquebot immobilisé en plein Atlantique, est présentée comme le prélude à un scénario de film effectivement tourné plus tard avec Omar Sharif (cette fois-là, ils sont trois sur le bateau : Robbe-Grillet, Catherine, et la sœur de l'écrivain, Anne-Lise) ; et, enfin, à Bratislava en 1969, où Robbe-Grillet, occupé au tournage d'un film coproduit par les Tchécoslovaques, rentrant un peu tard à son hôtel en compagnie d'amis ou de techniciens du film, se fait proprement rouer de coups par un policier en civil, armé d'un coup-de-poing américain, dans une scène qui ressemble fichtrement à une séquence d'un de ses films.

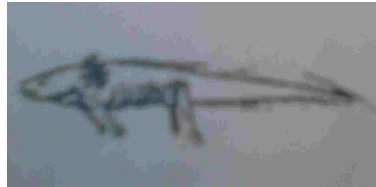
Si j'ai rapproché un peu arbitrairement ces trois épisodes, c'est qu'ils me paraissent faire montre d'une sorte d'escalade, rêvée depuis le réel (historique) jusqu'au fantasme (anecdotique), sorte de trajet textuel en somme qui déboucherait sur ce qui n'est qu'effleuré dans *le Miroir qui revient*, bien que ce soit sans cesse annoncé par les références aux fantômes de l'enfance, au recours grandissant aux fétiches, face à l'oppression toujours dénoncée de la mort : je veux parler de la vie sexuelle (et des fantasmes sadiques qui s'y accrochent) et des films du cinéaste Robbe-Grillet.

Cette double absence est si forte dans le livre qu'il paraît évident qu'un deuxième livre autobiographique devrait suivre - et du coup, arrivé à cette phrase précisément, ma mémoire à mon tour me joue des tours, puisque je ne sais plus si Robbe-Grillet ne m'a pas dit explicitement qu'un deuxième tome de ses Mémoires serait réservé à ces sujets-là, ou si, craignant d'être ici indiscret, je ne m'étais finalement résolu à faire semblant de découvrir par moi-même (eurêka !) qu'il allait bien y avoir un deuxième volume. Passons...

Il y aurait beaucoup d'autres choses à dire sur la richesse du *Miroir qui revient*, la curieuse obstination des « retours », les

« scènes qui ne peuvent plus être définitives », le thème du double, le labyrinthe, le piétinement dans les « espaces parallèles » du récit, etc. Je voudrais finir en rapprochant, ici très abusivement, deux phrases qui m'ont frappé et dont je prie le lecteur de n'interpréter en rien la manière que j'ai d'en rendre nul l'écart, comme si je devais proposer - ce que je ne fais pas - d'y traquer quelque clé éventuellement utile au déchiffrement de l'œuvre de Robbe-Grillet. Mais ces deux phrases, peut-être parce qu'elles trouvent en moi un écho personnel, je vous les livrerai sans commentaire. La première, c'est l'inscription peinte sur une poutrelle au-dessus des ateliers du camp de Fischbach : « *Du bist ein Nummer und dieses Nummer ist nul* », (Tu es un numéro et ce numéro c'est zéro). L'autre est constitué par ce que la mère de Robbe-Grillet lui dit après avoir lu *le Voyeur* et que l'auteur rapporte, tant cela l'a marqué, à deux reprises dans son livre : « *Je pense que c'est un livre remarquable mais j'aurais préféré qu'il n'ait pas été écrit par mon fils.* »

Denis Roche



Publication initiale dans : *Le Matin de Paris*, mardi 15 janvier 1985, p. 22-23

republiation le 22 décembre 2017 sur le site : <https://axolotl-denisroche.com/>